

*F
l
a
g
r
a
n
c
e*

MicHal

*Merci à **DILEG** (Didier Le Gouestre) de m'avoir autorisé d'utiliser l'image de son pastel 'Femme à la mantille' comme couverture de Flagrance.*

Vous pouvez retrouver son travail sur son blog :

<http://lespeinturesdedileg.eklablog.com>

Flagrance

Tome 1

MicHal.

ISBN : 978-1-326-79438-5

© *MicHal*

L' auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

Les illustrations sont toutes libres d'exploitation

Du même auteur :

***Le masque a deux visages.
Roman : 2015***

***Le monde du dehors.
Tragédie : 2014***

***Derrière les volets clos.
Roman : 2013***

***On a tous des yeux pour regarder.
Roman : 2011***

***L'Ange et Lique ou le défi à la démo crassie.
Roman : 2007***

***Les petites abandonnées.
Recueil de poésies : 2016***

***Apologues.
Recueil de fables : 2015***

***Dames.
Recueil de textes : 2015***

***Le monde des amblyopes.
Recueil de textes : 2014***

***Les silences de mes nuits 2016.
Recueil de poésies : 2016***

***Côté tain.
Recueil de textes : 2016***

Sommaire :

<i>Préface.</i>	<i>page 13</i>
<i>Où pars-tu?</i>	<i>page 15</i>
<i>Tu me fais tourner la tête.</i>	<i>page 17</i>
<i>Amélie Lebeau.</i>	<i>page 20</i>
<i>Ballade d'un trou de mémoire.</i>	<i>page 24</i>
<i>Déclin.</i>	<i>page 26</i>
<i>Dis maman pourquoi?</i>	<i>page 28</i>
<i>Dames mes respect.</i>	<i>page 31</i>
<i>Il pleut ma vie dans mon histoire.</i>	<i>page 34</i>
<i>Le jardin d'Emilie.</i>	<i>page 36</i>
<i>Le jardin secret d'Emilie.</i>	<i>page 38</i>
<i>Respect.</i>	<i>page 40</i>
<i>Une autre naissance.</i>	<i>page 42</i>
<i>C'est le pire voyage que j'ai.</i>	<i>page 47</i>
<i>Amandine, le bal des faux culs.</i>	<i>page 50</i>
<i>The wall of screens.</i>	<i>page 55</i>
<i>Automutilation.</i>	<i>page 57</i>
<i>La dernière minute.</i>	<i>page 61</i>
<i>Etranger.</i>	<i>page 64</i>
<i>Il ne faut pas croire.</i>	<i>page 66</i>
<i>Isabelle le Royet.</i>	<i>page 69</i>
<i>La fin.</i>	<i>page 74</i>
<i>Le chien malade.</i>	<i>page 77</i>

<i>Le feu et l'eau.</i>	<i>page 78</i>
<i>Le miroir a deux faces.</i>	<i>page 80</i>
<i>Le monde des fous.</i>	<i>page 83</i>
<i>Le suffisant.</i>	<i>page 86</i>
<i>Tant que.</i>	<i>page 87</i>
<i>Le trou.</i>	<i>page 90</i>
<i>Le bord féminin de l'homme.</i>	<i>page 92</i>
<i>Mère accidentelle.</i>	<i>page 94</i>
<i>L'amitié.</i>	<i>page 96</i>
<i>La page de fin.</i>	<i>page 98</i>
<i>Conclusion.</i>	<i>page 101</i>
<i>Source des illustrations.</i>	<i>page 103</i>

Préface:

Chacun des textes suivants décrit comme nous sommes, imparfaits dans nos convictions.

C'est une évidence criante que nos imperfections provoquent le déclin de ce monde, pas celui qu'on voit, mais celui que les autres vivent.

Chaque geste, chaque mot, presque chaque intention de l'humain ont une influence sur la vie des siens, des autres proches et même de bien d'autres inconnus.

Ceci devrait nous rendre plus modestes, plus réfléchis, plus humbles, moins présomptueux, moins orgueilleux.

Le force de l'être n'est pas celle de paraître, la lumière du ciel appartient à chacun, le noir de la nuit aussi.

Allez ! Soulevons un petit coin du rideau pour regarder par la fenêtre, pour regarder de l'autre côté de sa vie où vivent d'autres personnes aussi.

Où pars-tu ?

**Où pars-tu ma Lili ? Tu te perds mon enfant,
Tu t'égares, tu fuis encore vers ce néant
Bien trop loin et trop proche du gouffre sans fond,
On ne revient pas d'un inconscient si profond.
Ton regard s'échappe de tes yeux dépeuplés,
Il fixe un plafond pour ne rien regarder,
Un plafond sans doute trop blanc, ou au-delà,
Derrière des murs translucides d'un trépas.
Ton visage apathique blême se défait
Sans une émotion, sans même une vérité.**

**Où pars-tu ma Lili ? Tu te perds mon enfant,
Tu t'égares, tu fuis encore vers ce néant !
Ma chère Lili, tu as à peine dix ans,
Déjà, ils te sucent le cerveau, ces puissants.
Nous savons qu'une presque fin est à venir,
Mais putain, pourquoi se presser à en finir,
Nous voulons caresser ton si joli sourire,
Nous ne sommes pas encore prêts à languir.
De te voir sans une lueur, dans ce regard absent,
Un demain il sera temps... mais pas maintenant.**

**Où pars-tu ma Lili ? Tu te perds mon enfant,
Tu t'égares, tu fuis encore vers ce néant
La crainte que tu ne reviennes de ce vide,
M'angoisse, je crains beaucoup trop ce temps avide.
Ma fille, mais où es-tu partie ? Bien trop loin
Vers une triste mélodie sans un refrain.
L'espoir se liquéfie, je t'en supplie reviens
Encore un peu voyager dans notre demain !**

***Les ordures qui te grignotent tes neurones
N'ont pas pitié du mal qu'ils causent aux personnes.***

***Ah ma Lili ! Une lueur dans ce regard éteint !
Ma petite chérie avec nous tu reviens !
Tes joues récupèrent quelques couleurs enfin
Et de nouveau un espoir renait sans demain.
Nous savons qu'une presque fin est à venir,
Mais putain, pourquoi se presser à en fini !
Il restera l'éternité pour te choyer
Quand tu auras près d'ici ton âme égarée.
À languir, nous ne sommes pas encore prêts
De te voir sans une lueur, dans ce regard abstrait.***



Tu me fais tourner la tête.

***Tu es toujours là, en fait,
Ton image ne s'efface pas.
Tu trottes dans ma tête
Depuis que tu n'es plus là.
Un jour, tu m'as mis au monde,
Un autre, partie loin de moi.
La terre n'est pas assez ronde
Pour te retrouver là-bas.***

***Ah ce que nous étions heureux !
Quand tu nous couvais de tes yeux.
Quelle vie a-t-on tous les deux ?
Se regarder au fond des cieux.
On pouvait changer de planète,
Tant tu n'étais jamais bien loin.
J'entends tes mots dans ma tête,
Et la nuit n'y est pour rien.***

***Ah oui! Parlons-en de la nuit,
Tu habites toutes mes nuits !
Il n'y a plus que toi la nuit !
Elle te fait si belle la nuit !***

*Pour toi, ce n'est pas un problème,
La nuit, les mamans nous aiment.
Si tu nous as quittés sans bruit,
Je pense à toi toutes mes nuits.*

*Tu es toujours là, en fait,
Ton image ne s'efface pas.
Tu trottines dans ma tête,
Depuis que tu n'es plus là.
Un jour, tu m'as mis au monde,
Un autre, partie loin de moi.
La terre n'est pas assez ronde
Pour te retrouver là-bas.*

*Ah ce que nous étions heureux !
Quand tu nous couvais de tes yeux.
Quelle vie a-t-on tous les deux ?
Se regarder au fond des cieux.
Pour toi, ce n'est pas un problème,
La nuit, les mamans nous aiment.
Si tu nous as quittés sans bruit,
Je pense à toi toutes mes nuits.*



Amélie Lebeau.

-Ah bonjour voisine !

-Bonjour Monsieur Larue ! Alors, bien installé ?

-Cela va, on prend ses marques. Dites ! Je voulais vous demander ?

-Mais faites-donc, faites-donc !

-Cette vieille dame voutée qui vient de passer, qui est-ce ? Elle est bizarre, vêtue comme une musulmane, bâchée de noir jusqu'au visage caché par de grosses lunettes sombres. Elle n'a pas l'air bien ! Certain jour elle titube presque. Ne boit-elle pas un peu de trop ?

-Vous parlez d'Amélie ! Amélie Lebeau...chaque matin, elle va au cimetière, elle y reste bien une heure et quel que soit le temps, été comme hiver, chaleur pluie ou neige. Vous savez, elle n'est pas si vieille que cela, mais les abus détruisent plus vite ce qui reste de vie.

-Ah bon ! C'est curieux tout de même !

-C'est un drame, cette femme ! Une histoire horrible que je ne souhaite à personne.

-Que lui est-il donc arrivé à cette pauvre dame ?

-C'était il y a vingt ans presque jour pour jour... Voyez au carrefour, là, une voiture, comme tant d'autres, ne s'est pas arrêtée au stop...et la petite Julie qui avait lâché la main de sa mère, fut



renversée par cet abruti de chauffard, un drame je vous dis...un drame.

-En effet quelle histoire ! Et la petite là-dedans, qu'est-elle devenue ?...je suis con, c'est évident !

-Elle est restée de longs mois dans le coma, puis elle est décédée...c'était une belle petite famille, un beau couple, avec une belle gamine qui rayonnait de bonheur.

-Mais son mari, n'est plus là ! Elle est seule maintenant.

-Un grand courageux celui-là, il a accusé sa femme des conditions de l'accident et il est parti presque aussitôt, sans plus s'occuper de sa petiotte dans le coma. En fait, c'est Amélie qui l'a viré, elle ne supportait plus ses reproches.

-Comme vous dites, quelle histoire ! Mais quelle histoire triste !

-Alors, c'est vrai, elle petite Amélie ! Elle petite grave même quelquefois ! Mais elle ne fait de mal à personne si ce n'est à elle-même. Et qui pourrait la juger voire la condamner. Elle ne dit plus un mot à personne, elle sort pour aller au cimetière et rentre s'enfermer à double tour, sans ne plus parler à personne.

-Quelle vie, quelle vie !

-C'est un fait, plus personne ne vient la voir, si ce n'est le mec du supermarché qui vient lui livrer ses

courses et encore quand on dit voir, je ne sais même pas si elle échange un bonjour. Alors, monsieur vous comprendrez bien qu'il ne sert à rien de dire quoique ce soit sur Amélie. Ici dans la rue, dans le village aussi, nous faisons en sorte que nul ne la dérange, nous ne l'ignorons pas, surtout pas, nous la laissons vivre sa fin de vie comme cela lui convient. Après un drame comme celui-ci, qui pourrait dire comme il se comporterait !

-C'est clair, je ne sais quoi vous dire !

-C'est ainsi qu'il faut laisser Amélie, sans un mot sans un regard...monsieur Larue, bonne journée !

-A plus tard... voisine !

-A plus tard !

Ballade d'un trou de mémoire.

*Je lise sur ce côté droit du vieux plumard,
Je ressens ne plus être seul dans mon histoire.
Vite, je me tourne pour voir l'autre côté,
Un autre moi-même semble y être égaré.
Je crie d'étonnement, mais aussi de frayeur !
Qu'est-ce donc ? Je ne suis plus seul dans mon
erreur !
J'écarquille les yeux et frotte le regard,
La chose persiste à rester dans le plumard.
Je quitte le lit et la chambre diligemment,
Ferme la porte à double tour et en soufflant,
Je vois dans le couloir ce miroir peu courtois,
J'y jette mon désarroi, mais rien devant moi !
À ma droite un jumeau symétrique s'y voit,
Je regarde à côté, il est encore là !
Ce doit être une erreur qui, donc ici, se voit ?
Mais qui est donc moi ? C'est celui qui se dit moi
Ou celui qui se fait moi sur cet embué tain
Ou l'importun qui ne me lâche plus le train ?
J'essuie le verre, et pourtant ça ne change rien,
Suis-je donc assis du mauvais côté du tain ?
Je veux me rassurer je me touche les mains,
Je suis bien un être de vie, je sens mes doigts,
Je dors encor peut-être dans mon désarroi !
Je n'y comprends plus rien, m'habite la déraison,
Je veux partir bien loin de cette infâme maison.
Dehors, il n'y a pas de tain si fatigué,*

*Seul l'onde sage du cours peut nous refléter.
Déjà agenouillé, j'y jette mon visage,
Je ne vois rien, qu'un petit bout de cette page.
Je suis fou sûrement, la nature m'outrage !
Je ne suis visible, la réalité m'enrage !
Même l'autre importun a quitté le paysage
Je n'existe donc pas plus qu'une vieille image.*

*Je ne suis que le souvenir de cette main
Qui aurait voulu exister jusqu'à demain,
Mais le vieil homme n'a la force du souvenir
Il oublie déjà même ce qu'il va écrire.*



Déclin.

*J'ai trop, ce jour, croisé l'inconsistance
De ceux qui se pensent des êtres supérieurs.
Cette nuit, j'irai déchirer le manteau noir
Et chercher la porte d'un autre monde.
J'irai rejoindre, dans les brumes irraisonnables,
Des raisons pour continuer à penser.
J'irai repeindre les plafonds des nuits
Pour taire ces astres hypocrites d'illusions.
J'irai, dans ces trous noirs, chercher
Les vérités que chacun veut y oublier, à tâtons,
Sous les sables des mansuétudes, quitte
À laisser mes ongles de prédateur en faillite.
Dans cet univers sans mesure, sans couleur
Et sans bruit, où l'amour ne se compte,
Où rien ne s'écrit sur du papier froissé,
J'irai chercher ton ombre parmi les ombres,
J'irai boire le sang frelaté de l'humanité
Pour me faire croire que j'existe vraiment.
J'urinerai dans toutes ces bouches béantes
Qui ne font que chialer leur petite identité.
J'irai cueillir dans ces parterres de ronces
Et d'aubépine, déchirant la chaire pour faire
Saigner la veine, les fleurs d'incertitudes
Qui fleurissent dans le noir et meurent le jour.
J'irai creuser dans les terres insalubres*

***Des champs des siècles de trop d'arrogances
Y planter les lettres chues du mot HUMANITE.***



Dis maman ! Pourquoi ?

***Dis maman ! Pourquoi ne m'as-tu fait plus fêlé,
Comme ceux qui sont enfermés chez les damnés ?***

***Dis maman ! Pourquoi je traîne ma souffrance ainsi
Me demandant pourquoi chaque jour chaque nuit ?***

***Dis maman ! Pourquoi ne suis-je pas un mignon
Que tu voudrais voir chaque lundi sans raison ?***

***Maman pourquoi ! Pour que je souffre, tu m'as fait
Pour mes tristes semblables ne plus supporter ?***

***Dis maman ! Serais-je dans la normalité
Des imbéciles nous obligeant de marcher ?***

***Dis maman ! Pourquoi je sens le froid de l'acier
Du canon effleurant ma tempe trop ridée.***

***Dis maman, je deviens ce que je souhaitais
Un être que personne ne veut regarder !***

***Dis maman ! Dis pourquoi t'es-tu évaporée
Pour ne pas répondre à ces questions éventrées ?***



***Dis maman ! Seule ma mère peut m'expliquer
Pourquoi je suis un dingue, bon à enfermer !***

***Dis maman dis ! Je sens mon âme se diluer
Dans les douleurs d'un temps que chacun a oublié !***

***Maman, je ne suis plus le souvenir d'aucun
Pourquoi...maman ? Pourquoi donc cette triste fin ?***

Dames, mes respects.

***Les belles rencontres qui, ma vie, ont encrée
Sont bien celles qui baignent la sincérité,
Souvent imbibées de sentiments contrariés,
Souvent de douleurs et de bonheurs imprimés.***

***Des rencontres, qui me racontent mon histoire
Un patchwork constitué de petits bouts d'histoire.
Des bouts de vie à peine avoués et avortés
Par tous ces autres qui ne savent regarder.***

***Les belles rencontres qui ont marqué mon temps
Elles sont de profonds viscéraux sentiments.
Elles portaient jupon, mais c'est bien une image,
Bien souvent discrètes et bien souvent pas sages.***

***La première était une femme, pour autant
Une belle découverte appelée maman
Avec des sentiments puissants qu'on ne sent pas,
Puis ils se libèrent, quand elle n'est plus là.***

***Puis d'autres plus jeunes, des amours aux abois
Des amours qu'on ne peut oublier, première fois,
Avec des maladresses, des regards incompris
Des rêves phantasmes, pour finir seul la nuit.***

***La plus belle femme que j'ai rencontrée,
C'est maman !***



*Et plus tard, on pense que peut-être qu'à deux
Il semble plus facile d'être enfin heureux,
L'utopie des amours qui flèchent les consciences
On perd pied, on s'égare de ses références.*

*Les temps sont plus cléments, réfléchis, on le croit
L'amoureuse d'un hier devient mère déjà
Dans les souffrances du jour de la naissance
Et dans des demains fatigués des différences.*

*Des sentiments nomades, une triste erreur,
Des divergences qui mènent à des douleurs.
Puis une autre lueur essouffle la première,
On repart de nouveau pour une autre lumière.*

*Le temps poursuit son œuvre, détruit, reconstruit
Des attachements qui se voulaient pour la vie
Les fils trouvent les jeunes filles espérées
La caste s'agrandit, la table est étirée.*

*Qu'importe le sang qui vous fait sincère
Tout autant que le sourire de ma mère,
Vous êtes la lumière qui borde mon univers
Et donne des espoirs aux demains et les éclairent.*

Il pleut ma vie dans mon histoire.

***Il pleut ma triste vie dans mon histoire
Tels mes chagrins sur un trop vieux miroir.
Rien n'est plus comme c'était le matin,
Je n'y retrouve un seul bout de chemin.
Ma vie semble une pelote de laine
Où le fil s'est emmêlé dans la haine.
Dans ma tête c'est un trop grand foutoir,
Tout y est comme eau dans une bouilloire.
Je n'y retrouve plus la certitude,
Le bordel rassure plus d'habitude.
Et je ne vivrais plus dans mon histoire,
Je me frotte les yeux sans rien y voir.
Je n'habite plus ma vie c'est bien vrai
Je n'y retrouve un seul bout de passé.
Il y a trop de cons parlant pour moi
Et qui voudraient me faire croire au roi.
Je deviens plus sourd je ne puis plus voir
Mon esprit se bat pour ne plus y croire.
L'horizon choit devant le rideau noir,
Ne s'y dessine plus un bout d'espoir.
Vous ne me vîtes dans votre miroir,
Je ne veux plus être dans votre histoire.***



Le jardin d'Émilie.

***Le ciel azur, ses demains, lui cachait
Ses yeux bleus, la vérité, lui taisait.
Le chant vertueux des oiseaux n'était
Plus qu'une vieille rengaine égarée
Et son sourire chagrin ne souriait
Qu'aux sirènes qui, la nuit, réveillait
Les monstres et les tout petits esprits
Pour qu'elle n'aie jamais d'âme Émilie.
Émilie était sereine, les doigts
Serraient forts une rose de soie
Aux épines acérées déchirant
Ses nuits pour qu'elle soit divinement
La plus belle du jardin d'Émilie,
Mais pour les autres, qui ne sont d'ici.***

***Son monde, des nuits des simples, vivait.
Émilie, quelques fois, elle pleurait,
Ses larmes, le remord d'autres, étaient
Ses yeux, des âmes perdues, un encrier.
Émilie était vertueuse et simplette
Comptant les étoiles et les planètes
Sans regarder au loin, elle voyait
Sans écouter le temps elle entendait
Sans réfléchir, elle ne comprenait
Émilie, belle enfant, du ciel vêtue
Elle parlait d'amour avec les nues.
Le chant vertueux des oiseaux n'était***

*Plus qu'une vieille rengaine égarée
Et son sourire chagrin ne souriait
Qu'aux sirènes qui, la nuit, réveillait
Les monstres et les tout petits esprits
Pour qu'elle n'aie jamais d'âme..Émilie.*



Le jardin secret d'Émilie.

***Elle me prit doucement la main, Émilie,
Pour m'emmener dans son petit univers gris.
Elle ne voyait que le ciel dans le ciel bleu,
Elle ne voyait que le bleu dans mes yeux bleus.***

***Émilie, d'une nature simplette était,
Son regard pur, de gratitudes, débordait.
Ses nuits absentes étaient des mêmes matins
Que ceux qui se révèlent sans un seul chagrin.***

***Émilie m'offrit ses plaisants charmes sans gage
Elle aimait se comporter aussi pas très sage.
Les plaisirs n'étaient que de bien simples plaisirs
Elle n'exigeait même pas un souvenir.***

***Et quand son regard croisait le mien, miséreux,
Une lueur d'un ciel nouveau baignait ses yeux.
Je ne pourrai jamais lui être infidèle,
On ne peut mentir à une femme si frêle.***

***Émilie était nue, la main, elle me prit
Mais où sont donc les vertus d'une âme affaiblie ?
De si simples caresses la subliment ainsi,
Son plaisir est de donner le plaisir aussi.***

***Elle me prit doucement la main Émilie Pour
m'emmener dans son petit univers gris.***

***Et quand son regard croisait le mien miséreux
Une lueur d'un ciel nouveau baignait ses yeux.***



Respect.

*Après des rêves dans le sombre d'une nuit,
La paupière s'étire sur un champ meurtri.
Une brume mêlée aux fumées dérangeantes
Disperse une odeur, âcre, dense, irritante.
Le spectacle est lunaire, plus signe de vie,
Ou tu es vraiment mort ou presque plus en vie.
Le bruit d'un vent discret, les cendres, caressant
D'un passé récent semble bien trop indécent,
A vomir les voix d'une taciturne foi.
La lumière s'étire sur ce matin las
Incendiant les champs rougis, du sang indécent
De coquelicot en colère au mi des champs.
Les cieux gris déchirés arrachent aux regards,
Le bleu perdu pour donner l'illusion d'espoir.
Une gouttelette agressive de rosée
Se vautre atone sur un pétale écrasé,
Larme d'une mère qui, de son fils, ne sait
Qu'il git enfin en paix loin dans une tranchée,
Immense fosse des consignés mutilés,
Des hommes, qui, se sont pourtant sacrifiés
Pour des médaillés restés au chaud, trop gradés.
Ce nord a le goût du sang d'hommes condamnés
Ils n'ont guère eu le temps d'apprendre à mourir
Sans le droit de rien dire, d'un dernier soupir.*



Une autre naissance.

***Et puis il y eut ce jour, un mardi,
D'un mois d'avril d'espérance béni,
C'est le printemps dehors et dedans,
Presque comme chaque jour pour autant.
Comme pour chacun du mortel commun,
La ville fourmille de tout, de rien,
Nous sommes là, patientant un destin,
Mon coeur est calme étonnamment serein,
Mon esprit, lui, est chamboulé, troublé,
Je ne sais plus du tout à quoi me vouer.***

C'est le jour d'une drôle de naissance.

***Non, nous ne sommes en maternité
Ni en un endroit médicalisé,
Non plus de sage femme j'ai croisée,
Nous sommes simplement à patienter
Que deux enfants pointent leur bout du nez,
Avec un bien trop lourd passé blessé.
Trop de questions baignent mon regard,
Les paupières s'agitent pour mieux voir.
La nuit fut longue à préparer l'instant,
Pas bien certain que je sois prêt à temps.***



C'est le jour d'une autre naissance.

***Je m'agite sur ce siège plaintif
À torturer ce bout de temps craintif,
Je ne tiens en place et le coeur est quiet.
Depuis quelques temps déjà, j'attendais,
Et maintenant je ne suis plus certain,
Plus très certain que ce moment soit sain.
Guégué est quiète et souriante, sereine,
Bientôt un bout de vie va croiser la sienne.
Elle ne se pose pas de question,
Ce doit être ainsi, elle a raison.***

C'est le jour d'une autre naissance.

***Il y a bien longtemps qu'on y pensait,
Mais quand tout est loin, on n'est pas pressé,
On a le temps, au demain, de penser
Et puis pourtant demain est arrivé.
Je n'avais présumé cela ainsi
On nous avait bien assez averti,
Dit que ce pourrait être difficile,
Les enfants, ce n'est pas toujours facile.
Je n'imaginai pas tant de souffrances
De questions, dans mes pensées en errance.***

C'est le jour d'une autre naissance.

***Puis, sont apparus, deux petits destins
La mine réjouie d'un petit gamin
Et le visage froid et sibyllin
D'une ado lasse au regard orphelin.
Tout se bousculait dans le cervelé
L'espoir était bien un vœu exaucé.
Mais c'e sont des enfants nés autre part
Dans une autre vie sans beaucoup d'espoir.
Pour une naissance, il faut neuf mois
Et puis là, ils nous regardent sans voix.***

C'est le jour d'une autre naissance.

***Maintenant, nous les verrons plus souvent
Mais pour un plaisir de vivre, comment !
Comment faire, et puis comment dire ?
Ce ne sont nos enfants ! Je voudrais dire
Que je les aime déjà ! non, pas ça !
Cela ne se passe comme cela !
Il faudra apprendre à se respecter
Peut-être, même peut-être à s'aimer.
Pour tous les amours, il faut être deux
Et ici ne se croisent que des yeux.***

C'est le jour d'une autre naissance.

*La nuit fut agitée, et prit son temps
À me torturer pendant chaque moment
Seras-tu capable, âme d'accoucheur ?
Prétentieux, et tu te voyais panseur
Des maux du temps, de leurs maux du passé,
Ils ne voulaient ton vieux regard croiser.
Peut-être faut-il attendre demain
Ils naitront plus tard, d'un temps plus serein,
Nous aimerons-nous après pour autant ?
Nous apprécier sera t-il suffisant !*

C'est le jour d'une autre naissance.

***C'est le pire voyage que j'ai fait.
(merci beach boys)***

***Nous sommes venus te chercher
Mon grand-père, moi, ton passé.
Dans la nuit, nous avons erré,
Toute la ville, j'ai cherché,
Mais nous ne t'avons pas croisée.
Je me sens mal, abandonné,
Je veux toujours te retrouver.***

***Il faut continuer de chercher,
Regarde ! Elle est peut-être là !
Crie bien plus fort qu'elle t'entende !
Faites qu'elle rentre chez moi,
Qu'enfin elle rentre chez moi !
Je veux retrouver ma maman !
Encore je me sens trop mal,
Je veux la ramener chez moi.***

***Maman dort encor dans la rue
Avec tous ces gens inconnus.
La police a du l'arrêter,
Il faut encore la chercher.
Dis ma maman ! Reviens chez moi !
Laissez-moi tranquille, j'ai mal
J'ai tant mal, je veux rester là.***

*Il faut continuer de chercher
Regarde ! Elle est peut-être là !
Crie bien plus fort qu'elle t'entende !
Faites qu'elle rentre chez moi,
Qu'enfin elle rentre chez moi !
Je veux retrouver ma maman !
Encore je me sens trop mal,
Je veux la ramener chez moi.*

*Elle est ici depuis longtemps,
Elle a grillé toutes ses nuits
Elle a trop picolé encore
Puis, sur le trottoir va dormir.
Laissez-moi toujours la chercher !
Pourquoi me ramener chez moi ?
Le pire voyage que j'ai fait.*

*Il faut continuer de chercher
Regarde ! Elle est peut-être là !
Crie bien plus fort qu'elle t'entende !
Faites qu'elle rentre chez moi,
Qu'enfin elle rentre chez moi !
Je veux retrouver ma maman !
Encore je me sens trop mal,
Je veux la ramener chez moi.*



Amandine le bal des faux-culs :

Ce frais matin d'un jour sans fin ou d'une nuit incestueuse,

Trois rais de lumière tentent de traverser la fenêtre crasseuse

De la cellule d'une prison déloyale, où Amandine attend.

Ses exécuteurs vont venir la chercher, pour l'ultime instant.

Amandine sera décapitée ce matin, la tête digne tranchée.

Elle s'est crue maligne en souillant, des faux-culs, la probité.

Elle n'avait ni l'argent ni le sang pour prétendre à ce rang,

Elle a franchi la porte qui sépare les castes, un jour pourtant.

C'était un soir, au bal des faux-culs, dans la salle communale.

Cette année, ils étaient travestis et masqués, un moindre mal.

En cet endroit, aux vieux lustres, ses parents s'étaient pendus

Les faux-culs les avaient destitués, rejetés tels des inconnus.

Ce soir-là était fête, tous les clowns complices et cousins

Etaient là, grimés à souhait pour tromper l'hypocrite destin.

Certains reconnaissables, les grosses fesses de l'héritière

Et le double mètres indécent du maire, ne pouvaient se taire.

Ce soir anonyme parmi les anonymes, de table en table,

Elle lâchait des mots qui blessent dans une nuit affable.

Pour une telle, elle déballait les détails d'une nuit embrasée

Avec l'amant de celle-ci, qui au loin discutait, sans s'inquiéter.

Et puis là, elle dénonçait aux uns les forfaitures de frustrés,

Aux autres les cabales des uns, dans le feutré d'un bal avorté.

Elle avait réussi à semé l'émoi, le trouble chez ces endimanchés,

Dans un silence de creux d'oreilles, l'ambiance vite s'essoufflait.

Ce soir-là, elle prit en pleines mains leurs tristes destinées.

*Les travers de tous, aux yeux de chacun, elles montraient,
Avec courtoisie, elle semait désordre et l'entretenait surtout,
Avec une certaine retenue hypocrite, ils accusaient le coup.
Les couples se rapprochaient, des reproches dans les regards,
Aucun ne voulait montrer sa forfaiture aux yeux des ringards,
Mais rapidement la salle s'évacuait des maux de ces vilains,
Ainsi prenait fin pour longtemps, la soirée des gens biens.
Il ne fallut bien longtemps pour retrouver la cause du drame,
Chez Amandine, les cerbères trouvèrent la robe de la dame
Intentionnellement bien pliée sur un lit bien trop bien fait.
A croire que la visite de ces gens, la jeune et belle attendait.
Au tribunal des causes perdues, hors la place de l'accusé,
Les autres, par d'autres faux-culs, étaient aussi occupées*



Au huis clos d'un procès bâclé, la cause était bien entendue,

Amandine étrennerait une lame fidèle, brillante et assidue.

Amandine pense, les larmes fuyant les doigts des mains,

Elle ne regrette pas de partir ainsi, elle avait vengé les siens.

Elle prie pour que ces lèches culs crèvent de leurs faiblesses

Ils avaient torturé, jusqu'à l'ultime, ses parents en détresse.

Combien de jeunes Amandines, depuis, ont eu la tête tranchée,

Par la lame d'une guillotine, ou par l'oubli des endimanchés.

Le cirque continue, les clowns tristes ne nous font plus marrer,

Mais grave, ils ne devraient plus avoir le droit de nous administrer.

The wall of screens: Merci Roger Waters.



Eh toi !

Eh ! Toi, là-bas, dans le froid

En train de t'isoler, de devenir vieux.

Tu erres derrière les écrans de computers poussifs

Avec des fourmis dans les pieds et un sourire évasif,

Peux-tu comprendre que tu es seul...sur ton clavier ?

Même l'été, derrière un écran, il fait toujours frais.

Pourquoi attendre que les vers te rongent le crâne.

Tout n'est qu'illusion ici, tu ne t'en réchapperas pas,

Tu es livré à toi-même, le téléphone ne sonnera plus.

Eh toi !

***Eh ! Toi, là-bas qui te cache derrière ton écran,
Veux-tu comprendre pourquoi, tu n'existes pas ?
Veux-tu que l'on te dise que tu ne te ressembles pas ?
Tu voues une haine à une machine qui ne t'écoute
pas.***

***Seuls quelques amis vraiment pas mieux que toi
Lisent les mots d'une égoïste voix...et encore tout
bas.***

***Tu te crois important parce que tu pisses de l'encre
Mais en fait tu n'es rien, rien qu'un être turpide.
Ouvre ton cœur, reviens vite dans la maison vide.Eh
toi !***

***Eh ! Toi, fils de l'inconsistance, tu n'existes plus,
Tu n'es qu'un doigt sur un clavier, qu'un œil sur un
écran,
Et le cerveau n'est pas là, n'est pas là, n'est pas là !!
Tu ne me regardes pas, tu ne me vois même plus.
Tu parles à une machine qui ne te répond même pas
Nous savons qui tu es, un frustré de ne pas vivre.
Tu attends que quelqu'un veuille bien t'appeler,
Te laisse un message sur facebook pour pouvoir
exister.***

***Ne les aide pas, ne les aide pas à éteindre ta
lumière !***

Automutilation :

***Qu'es-tu donc que les autres voient réellement?
Tu travestis, de toi, tout ce que tu ressens.
Même ta nudité, tu l'habilles de rien
Et même tes matins ne sont plus des matins.***

***Existes-tu vraiment ? Ce que l'on voit de toi,
Ton visage, ton corps, l'apparence du moi
Ne sont qu'images que transporte la lumière,
Qui aurait effleuré ta silhouette un hier.***

***Existes-tu vraiment ? Ce qu'on entend de toi
Ton pas, tes cris, tes chuchotements et ta voix
Ne sont que la réponse à une vibration,
Qui a fui une bouche, tue par un bâillon.***

***Regarde-toi ! Plus près ! Sur le tain fatigué
D'un miroir trop usé en morceaux fendillés.
Regarde-toi ! Sur cette photo pas si vieille,
Qui est toi ? Tu trouves que tu n'y es pareil !***

***Presque tout ce que tu sais, tu le sais des autres,
Tu l'as appris comme les autres l'ont su d'autres.
Te souviens-tu ? Quand on t'a dit que c'était bleu.
Etait-ce bien bleu ? Tu le voyais déjà, bleu.***

*On t'a dit que c'est bleu et tu l'as cru déjà.
Ce qui te fait différent, n'est pas du tout là.
Tu triches sur la vie te montrant différent,
Mais tu n'es qu'un petit toutou obéissant.*

*Qu'as-tu donc vraiment appris de ce qu'est la vie ?
Ton ciel est toujours bleu, ton âme est encor noire.
Elle n'est sur le miroir, tu te crois différent ?
Tu ne parles qu'avec les mots appris pourtant.*

*Pour toi, tout ce qui ressemble au bleu, est bien bleu.
Tu as appris le mal, le bien, comme être heureux.
Mais c'est quoi le mal, le bien et être serein ?
Seulement des notions d'humains pas très malins.*

*Esclave ! Tu te crois rebelle et révolté,
Tu n'es pas grand-chose, tu ne fais qu'aboyer,
Seulement un mec qui fait son parcours d'humain
Pompant l'air que devait respirer tes gamins.*

*Il suffit d'éteindre la lumière la nuit,
Pour que tu ne sois rien pour tes autres amis.
Mais qu'as-tu donc à cacher si profondément ?
Des autres que tu fuies, tu n'es si différent.*

***Enfin, tant que tu n'essaies pas de dévorer
Dans la gamelle vide d'un chien affamé,
Tu seras comme bien d'autres, aussi tarés,
Pas plus finauds. Comprends-tu ? C'est à espérer !***

***Comment peux-tu vouloir nous donner des leçons ?
Quand tu les as entendus que par des vieux cons.
L'oreille dressée, si ton chien marche bien droit,
Ce n'est un hasard, cela ne vient que de toi.***



*Durant toute cette vie, tu n'as fait qu'apprendre,
Pour essayer de bien mieux te faire comprendre,
Rien que pour dire aux autres, à ces étrangers,
Que tu n'es pas d'accord, leur belle vérité.*

*Tu cries à l'impuissance à pouvoir t'exprimer,
Tu n'empêcheras pas la terre de tourner,
Avant bien longtemps, quelques six millions
d'années,
Chacun t'aura oublié, même Hugo sera oublié.*

*Tu n'es de l'avis des autres, tu fais comme eux,
Tu dors, tu vis, tu bouffes et tu meurs comme eux.
Le reste, n'est important, n'est que conneries
Tu ne ressembles qu'à tes maux, bien triste vie.*

*Donner tant de leçons devient si ridicule,
Arrête de croire les autres si crédules !
Il serait mieux que tu closes enfin ta porte
Et que tu jettes la clef au plus loin en sorte.*

*Le miroir est trompeur, il montre ton bras droit
Quand tu lui montres un bras gauche maladroït.
Il vole tes pensées, égarées en éclats,
Celui que tu regardes n'en a même pas.*

La dernière minute :

Dis, toi !

***Dis, toi que je ne pourrai jamais rencontrer !
Qui sera là quand je ne serai plus à te patienter,
Orgueilleux instant qui voudrait me subsister,
Toi, qui te ferais passer pour une autre liberté ?***

Dis, toi

***Qui n'existe pas encore et jamais pour moi,
Tu ne seras que la résonance d'une autre voix.
Comment peux-tu te prétendre âme ou esprit,
Restant d'une prétentieuse intelligence qui fuit ?***

Dis, toi

***Orgueilleuse et prétentieuse minute prospère,
Tu n'es qu'une minute de plus, bien amère
Pour beaucoup, une petite minute seulement
Pour moi, celle qui clôt le linceul assurément.***

Dis, toi !

***Je te patiente sans t'attendre nécessairement,
Je t'exècre, je te respecte bien malgré l'instant.
Je t'ai apprivoisée pour que tu sois enfin là,
Je ne te crains plus, mais je ne t'espérais pas.***

Dis, toi !

Quand je ne serais plus rien, rien qu'un soupir,

*Qu'un petit bout de souvenir qui va s'évanouir,
Tu me survivras pour ne rien dire, seulement finir
Quelque chose de ne pas encore terminer à venir.*

Dis, toi !

*Je ne te dis pas bienvenue non plus, ni te salue,
Je ne suis pas fier de presque'enfin ce salut.
Je t'attendais comme chacun doit t'attendre,
Nul n'est pressé quand tu viens nous prendre.*

Dis, toi !

*Que je ne rencontrerai pas, je voudrais te parler
Et voudrais te dire que je ne t'aime pas, jamais.
J'ai tant pensé à toi, trop souvent peut-être,
J'ai l'impression de trop bien te connaître.*

Dis, toi !

*Arrête de faire croire que je pourrais subsister !
Quand l'heure est venue, elle est bien arrivée.
Il faut savoir accepter sa fin sans aucun regret
Et sans un demain, sans une destinée à espérer.*

Dis, toi !

*Ecoute bien mon unique et ultime aspiration !
Celle que d'autres puissent suivre ma passion
Et creuser le petit lit débordant de mes pensées,
Pour emmener plus loin une évidente vérité.*

Dis, toi !

***Tu me pousses là où je mérite bien aller,
Tout au bord du bout, beaucoup trop près.
Du bout du chemin, je n'irai pas plus loin,
Pas plus loin qu'un jour sans lendemain.***

Dis, toi !

***Quand je serai à l'autre bout d'une ficelle usée,
Arrête de faire croire que plus rien je ne serai !
Je serai un bout de souvenir, un tout petit bout,
Mais ne leur dis pas que je ne suis plus rien du tout.***



Etranger :

***On se croise,
On ne se rencontre plus.
On se voit,
On ne se regarde plus.***

***Jamais on a tant vu,
Jamais on a si peu connu.
On naît et on n'est pas vraiment.***

***On meure d'avoir été trop soi,
On meure comme d'autres
Sont morts, ignorés de soi.***

***On n'est plus qu'une ombre
Qui disparaît à la lumière.
On n'est plus qu'une ombre
A gommer du registre des hier.***



Il ne faut pas croire...

***Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on a aidé une petite vieille à traverser la
rue.***

***Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on a donné trois euros à un clochard
inconnu.***

***Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on est bénévole dans une assos.***

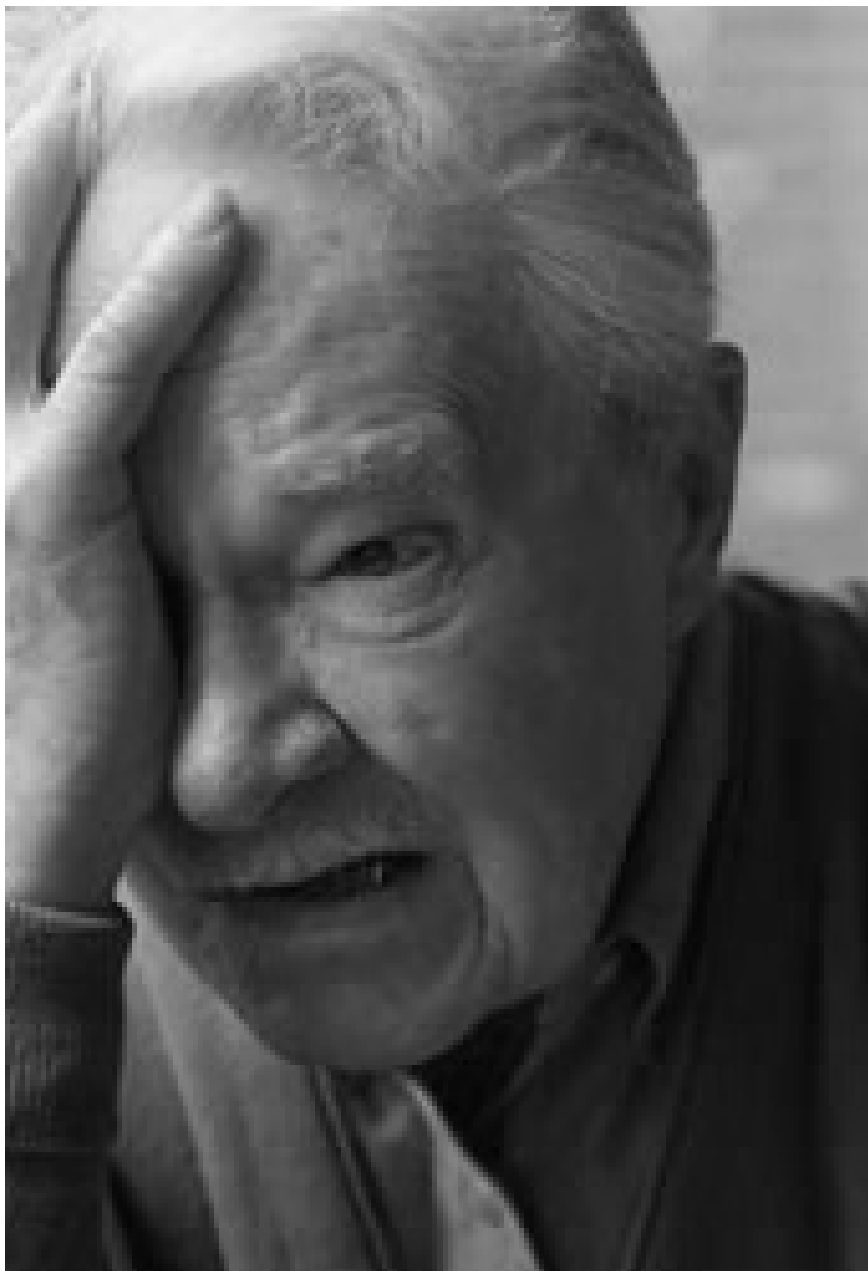
***Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on a donné une voix à une élection.***

***Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on a aidé quelqu'un à souffrir.***

***Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on croit aux idées d'un autre farfelu.***

***Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on croit au crucifié qui ne crie plus.***

***Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on prie de peur de mourir.***



*Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on a accompagné quelqu'un à ne pas
revenir.*

*Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on a dit au moins une fois dit je t'aime*

*Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on a écrit un petit poème*

*Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on a vu grandir sa graine.*

*Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on a jeté un bulletin dans une urne.*

*Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on croit avoir des burnes.*

*Que l'on est devenu quelqu'un
Parce qu'on a écrit un mot sur facebook.*

*On ne devient jamais quelqu'un
On ne devient qu'un vieillard
Qui pissera dans son lit...plus tard.*

Isabelle le Royet :

-Dis Albert ! Viens-là voir par la fenêtre !

-Qu'est-ce qu'il y a encore ? C'est toujours la même chose. Tu es coincée à longueur de journée derrière ces vitres pour espionner tout le quartier.

-Mais, non ! Viens voir, c'est les flics chez la bourgeoise !

-Les flics ?

-Bien oui, si je te le dis !

-Bordel, c'est quoi ce truc ?

-J'en sais rien, mais tout à l'heure c'était les pompiers.

-Pourquoi ne l'as-tu pas dit ?

-Je te l'ai dit mais tu ne m'écoutes jamais !

-Ce doit -être grave ce coup-ci ?

-Tu sais, rien d'étonnant avec la vie qu'elle mène !

-Mais tu n'en sais rien, des blablas, des blablas. Tu ne la connais pas et tu lui inventes sa vie.

-Tu ne vas pas me faire croire qu'il ne s'est rien passé ce coup-ci. Tiens regarde il y a un flic qui vient ici !

-Oh merde ! Qu'est-ce que tu as fait ?

-Rien, rien, comme si j'étais toujours coupable, tu m'emmerdes enfin !

-Eh bien range ta bouteille de pinard. Il n'est pas besoin que ce type voit que tu picoles !

-Bonjour... brigadier Lafond. Nous faisons une petite enquête de voisinage sur votre voisine madame le Royet.

-Entrez, entrez ! Un peu plus loin s'il vous plait.

-Bonjour monsieur !

-Bonjour, assoyez-vous donc cinq minutes. Dis Tartine ! Amène du café ?

-Moi c'est Albert...pas Einstein, non Dubois plus simplement. Pourquoi cette visite monsieur le brigadier ?

-Routine, routine, c'est concernant Madame Le Royet pour connaître un peu sa vie de tous les jours.

-Mais pourquoi donc ?

-Je vous le dirais après !

-Un peu de café ?

-Oui sans sucre

-Avec une petite goutte ?

-Non merci. Alors que pouvez-vous me dire de votre voisine ?

-Une bizarre bonne femme, elle ne parlait à personne dans le quartier. On se demande bien pourquoi elle était venue s'enterrer ici.

-C'est vrai Tartine, la baraque est belle mais si près de ce lotissement, cela la dévalue.

-Enfin, elle recevait beaucoup, surtout le soir et toujours des hommes avec de belles voitures. Je ne

sais pas, mais les voisins disent qu'elle se prostitue. Vous savez les putes de luxes, les call-girls je crois qu'on dit. Ou un truc dans ce genre-là.-Et vous monsieur ?

-Vous savez moi, je fais les trois huit et le reste du temps, je finis cette maison. Les voisins je les laisse. Mais n'écoutez pas trop Tartine, elle fabule et avec les commères du quartier, elles habillent n'importe qui.



-C'est toi qui raconte des conneries. Il est surnommé l'ours dans le quartier, tellement il est aimable. Tout le quartier dit comme moi, ça doit être une pute. Quand tu vois la baraque et la voiture qu'elle se paye, ce n'est pas en travaillant en usine.

-Mais vous lui avez déjà parlé ?

-Non, non juste bonjour...une fois il me semble.

-Et vous pouvez en déduire tout cela !

-Tu vois Tartine, tu ferais mieux de fermer ton clapet de temps en temps. Pourquoi ne pas laissez cette dame, de toute façon elle n'est pas de notre milieu. Mais au fait Brigadier qu'est-ce qu'il lui arrive ?

-Savez-vous ce qui s'est passé cette nuit ?

-Non, non, nous n'avons rien fait que dormir.

-Madame Le Royet s'est suicidé...à première vue.

-Suicidée ! Oh merde, et comment ?

-Pendue ! Pendue dans la cave ?

-Oh la vache ! Et pourquoi ?

-Nous ne le savons pas encore, mais nous pensons que son passé récent y est pour quelque chose. Nous cherchons à mieux la connaître pour confirmer que c'est bien un suicide. Vous savez dans notre métier, nous voyons tellement de situations bizarres, c'est la routine. Bon, on va passer chez votre voisin.

-Cela me la coupe, tout de même. C'était une belle femme, très belle même.

-Arrête Tartine, tu en as déjà trop dit.

-Vous savez, cette dame a perdu son mari et son fils de cinq ans dans un accident de voiture il y a trois ans. C'est pour cela qu'elle est venue s'installer ici, tenter d'oublier un tant soit peu ses douleurs. Et puis madame Dubois ! Cette dame est couturière, tailleur de costume pour hommes fortunés, ce qui peut expliquer pourquoi ces visites d'hommes, apparemment si fortunés. Nous pensons même qu'elle n'a pas eu une seule aventure depuis le décès de son mari. Allez bonsoir madame, monsieur !

-Eh bien, tu te rends compte Albert ?

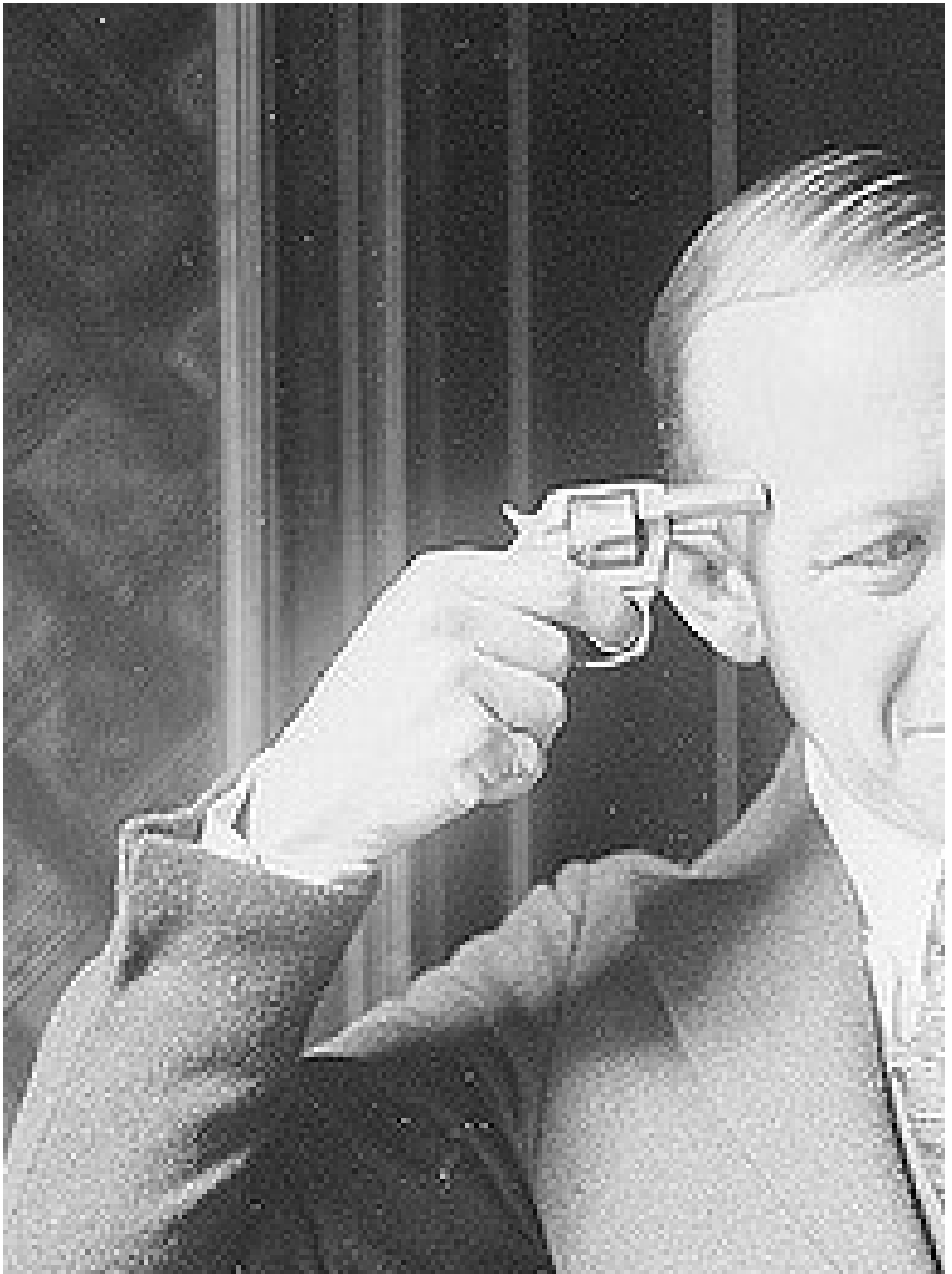
-Oui, je me rends compte que tu es une belle garce qui salit les gens que tu ne connais pas. Je suis même certain que cela ne t'empêchera même pas de dormir ce soir.

-Et alors, je ne suis pour rien quand même si elle a perdu son gosse et son mec.

-Certes, certes, mais tu vois, cette dame est peut-être morte aussi de ton indifférence. Au lieu de la salir, il aurait peut-être mieux valu aller discuter avec elle. C'est bien ce que vous faites dans le quartier pour les nouveaux, non ?

La fin :

*L'arme sur la tempe pose son canon froid,
J'arrive presque à dominer ce vieux doigt.
Je suis complètement, insensible au cafard,
C'est une fin choisie, il est déjà trop tard.
Quand il n'y a plus rien, rien d'autre à espérer,
Sans beaucoup la presser, vraiment pas trop pressé,
L'index tire agité la gâchette avide,
Tout fuit dans ma tête, sensation de vide.
Je ne sais même pas quand je vais exploser,
Tout est propre encor, c'est un jour à fêter.
Un jour il faut partir, il faut savoir choisir,
Pour laisser aux autres, un bout de l'avenir,
Finir comme esclave ou en homme conscient,
Finir en un hôpital en vieil incontinent
Ou mourir sans gêner enfants et descendants,
Avant qu'il arrive, qu'on ne soit plus qu'un criant.
Les larmes sont faites, pour des amours blessés,
Non pour tous ces vieux cons, qui ne sont pas sevrés.
La vie n'appartient qu'à, ceux qui la découvrent
Et non à ceux nombreux, qui bien trop la couvent.
Le doigt glisse plus fort, toujours rien encore,
L'esprit est lucide, la lèvre à sang se mord,
Ce n'est un suicide, je n'ai pas peur encor,
Il n'y a plus qu'un fil, entre vie et la mort.
J'ai beau prendre le temps, je voudrais écouter*



*Entendre ce bruit sourd, avant de m'écrouler,
Voir ce sang sale et noir, d'encre rouge mêlé.
Je ne voudrais surtout, plus souffrir, plus penser,
Ces si nombreux criants, m'ont trop fait dégueuler,
Je dors dans leur vomi, depuis bien trop d'années.
Quand j'ouvre mon regard, je souffre des pensées,
Elles pissent le sang, comme un soiffard le vin
Lui peut dormir et moi, souffrir jusqu'à demain.
Puisqu'un jour il faut finir, que ce soit l'agnosie
Puisqu'un jour il faut partir, que ce soit dans l'oubli.
De toutes façons un jour, vous serez semblables
Tous morts au fond d'un trou, encore coupables.
Le doigt appuie... toujours...ça me glace le coeur,
Le sang se mélange à des gouttes de sueur.
Je ne sens vraiment rien, enfin je défaille,
La notion se voile, et la main tressaille.
Je n'ai même pas mal...de vous quitter ainsi
Mon regard se voile... et je n'ai rien senti...*

Le chien malade :

Regarde bien ton chien !

Ah ! Il ne semble pas bien.

Touche sa truffe !

Ah ! Elle n'est pas humide.

Il n'est pas bien ton chien !

Mais il ne se plaint pas.

Il est peut-être très malade ton chien,

Mais il ne se plaint pas.

Il ne dit rien,

Mais il ne se plaint pas.

Il va mourir ton chien !

Mais il ne se plaint pas.

Et toi tu te penses plus intelligent que lui !

Si c'est le cas, Alors,

ferme ta gueule !

Et ne te plains pas !



Le feu et l'eau :

***Un matin embrumé par la vengeance du demain,
Un gaillard prétentieux, très affamé d'ambition,
Voulut grignoter celle du voisin plus silencieux.
Le pouvoir conjugué d'une allumette un peu noircie
Et d'un être orgueilleux et attisant le feu, suffit
Pour qu'une maison irréelle s'embrasa sous nos
yeux.***

***Cette maison était celle d'un tout petit village,
Un village miniature tout en carton et en papier,
Le feu y trouva pitance jusqu'aux maisons voisines.
Le village était tout en flamme sous le regard abruti
D'un homme innommable et surtout inassouvi.
L'orgueil et l'ambition jamais ne se satisferont
D'une miniature de papier tout entière en flamme.
Soumis, hypnotisé par ce triste petit spectacle
L'imbécile n'avait prévu que le feu se nourrirait
De tout ce qui entourait le petit village enflammé.
C'est ainsi que la vraie maison prit feu aussi,
Ainsi que celles des voisins et celles bien plus loin.
Et lui, cerné des flammes agressives, voyait vite
Son destin se raccourcir et le demain s'échapper.
Quand les flammes bien trop près s'approchaient,
Quand les fumées âcres l'empêchaient de respirer,
Le tordu, pourtant athée, s'était agenouillé à terre
Pour prier n'importe quel dieu un peu trop con***

*Pour venir le sauver. Dn dieu, rien n'est venu.
Quand il faut disparaître par où on a fauté,
Il faut fermer sa gueule et en digne mourir.
Mais il y a des cons qui ont vraiment le bol,
Un pompier, bien paré, arriva juste à temps
Pour sauver le pauvre mec qui jouait avec sa vie
L'arrachant aux prières à des absents pervères
Qui le rendaient plus con qu'une saucisse cramée.*

Moralité :

*Un verre d'eau pourtant devrait suffire
À calmer l'ardeur d'un être prétentieux.*



Le miroir a deux faces, n'est-ce pas Monsieur ?...

***Vous croyez monsieur,
Que ce miroir n'a que deux faces !
Quand l'une est embuée
De votre inconsistance,
Regardez bien derrière !
Il n'y a rien, rien, rien
Qu'une fine couche d'étain...***

***Vous croyez monsieur,
Que ce miroir n'a que deux faces !
Toute une vie pourtant s'y cache,
Dans l'épaisseur de sa glace.
Brisez-le, pour que chialent à vos pieds,
Vos mauvais côtés que vous y avez planqués !
Regardez par terre !***

***Vous croyez monsieur,
Que ce miroir n'a que deux faces !
Regardez bien au fond de ce regard,
Il n'y a pas que du bleu qui s'y égare
Il y a vos yeux qui s'y effacent,
Regardez bien derrière,
Il n'y a rien, rien, rien...***



***Vous croyez monsieur,
Que ce miroir n'a que deux faces !
Qui pleure caché derrière ?
Il y a des larmes d'étain
Qui s'évaporent du verre
Regardez bien ! Regardez bien !
Il n'y a rien, rien, rien...***

***Vous croyez monsieur,
Que ce miroir n'a que deux faces !
Regardez bien derrière !
Il n'y a rien, rien, rien
Qu'une fine couche d'éteint,
On se demande pourtant bien
Celui qui est le plus déteint...***

***Vous croyez monsieur,
Que ce miroir n'a que deux faces !
Il n'est que de verre, translucide,
Hypocrite qui, quand il se vêt d'étain,
Ne montre même pas le vide
De ce que vous êtes, vilain,
Une image, rien qu'une image monsieur...***

Le monde des fous.

*Mais gamin dans quel monde vis-tu, le soir ?
Toi qui te voiles les yeux pour ne rien voir,
Il n'y a presque, que quand la nuit est tombée,
Qu'il devient enfin possible de regarder.
Dans ce monde des fous, où pissent les prières
Quand le garçon adultère trompe sa mère
En regardant une jeune fille pas mieux
Qui, elle, a trompé son père, bien trop vieux.
Vois ce qui ne se voit par un œil averti !
Ecoute les morts enfouis et sourds à nos nuits !
Use-toi à tenter de comprendre l'invisible
Jusqu'à redevenir un animal sensible.*

*Mais gamin dans quel monde vis-tu, le soir ?
Toi qui te voiles les yeux pour ne rien voir,
Il n'y a presque, que quand la nuit est tombée,
Qu'il devient enfin possible de regarder.
Regarde au fond des longues nuits insatiables
Il y reste encore des mots bien écoutables.
Il te faut partir de ta raison qui trahit,
Retrouver enfin les autres morts endormis,
Pas les morts vivants, ceux qui marchent si bien
droit
Qui n'ont pas plus d'esprit que le chien qui aboie.
Branle toi tous tes neurones, enfin oublie
Que la raison de vivre, n'est qu'une lubie.*

*Mais gamin dans quel monde vis-tu, le soir ?
Toi qui te voiles les yeux pour ne rien voir,
Il n'y a presque, que quand la nuit est tombée,
Qu'il devient enfin possible de regarder.
Ne te plains pas d'être derrière ces barreaux
Qui te coupent enfin du monde des normaux
Ces personnages sont vraiment beaucoup de trop
À se croire être intelligents, les bobos.
Vomis à penser à tous ces obéissants
Qui pensent qu'une vie se dessine en suivant
D'autres serviles animaux qui se croient dieux
Et bêlent quand leur avenir n'est plus radieux.*

*Dans le monde des fous,
Dehors sont les plus fous !*



Le suffisant :

***Le fond se fait discret dans l'apparence,
Sa propre âme, l'individu nu travestit.
Ses responsabilités, la raison d'être fuit,
La vérité se dissout dans l'arrogance.***

***L'être se complet du suffisant,
Sa propre insuffisance l'oubliant.
Les mots ne respectent presque plus
Ce que la vérité a bien trop déplu.***

***Il se satisfait de son bien-être
Qui s'effrite comme du vieux salpêtre,
On doit bien plus que le nécessaire
Pour sortir de l'oubli l'autre à satisfaire.***

***L'ombre ne s'étend pas qu'à la nuit tombée
Entre le jour qui faiblit et le noir osé,
La pénombre grandissante prend son temps
Pour cacher la honte de ces suffisants.***

Tant que :

***Tant que la raison ne fuit,
Tant que la pensée ne s'effrite,
Tant que dimanche n'est mardi,
Tant que le murmure ne s'ébruite,
Je vis encore.***

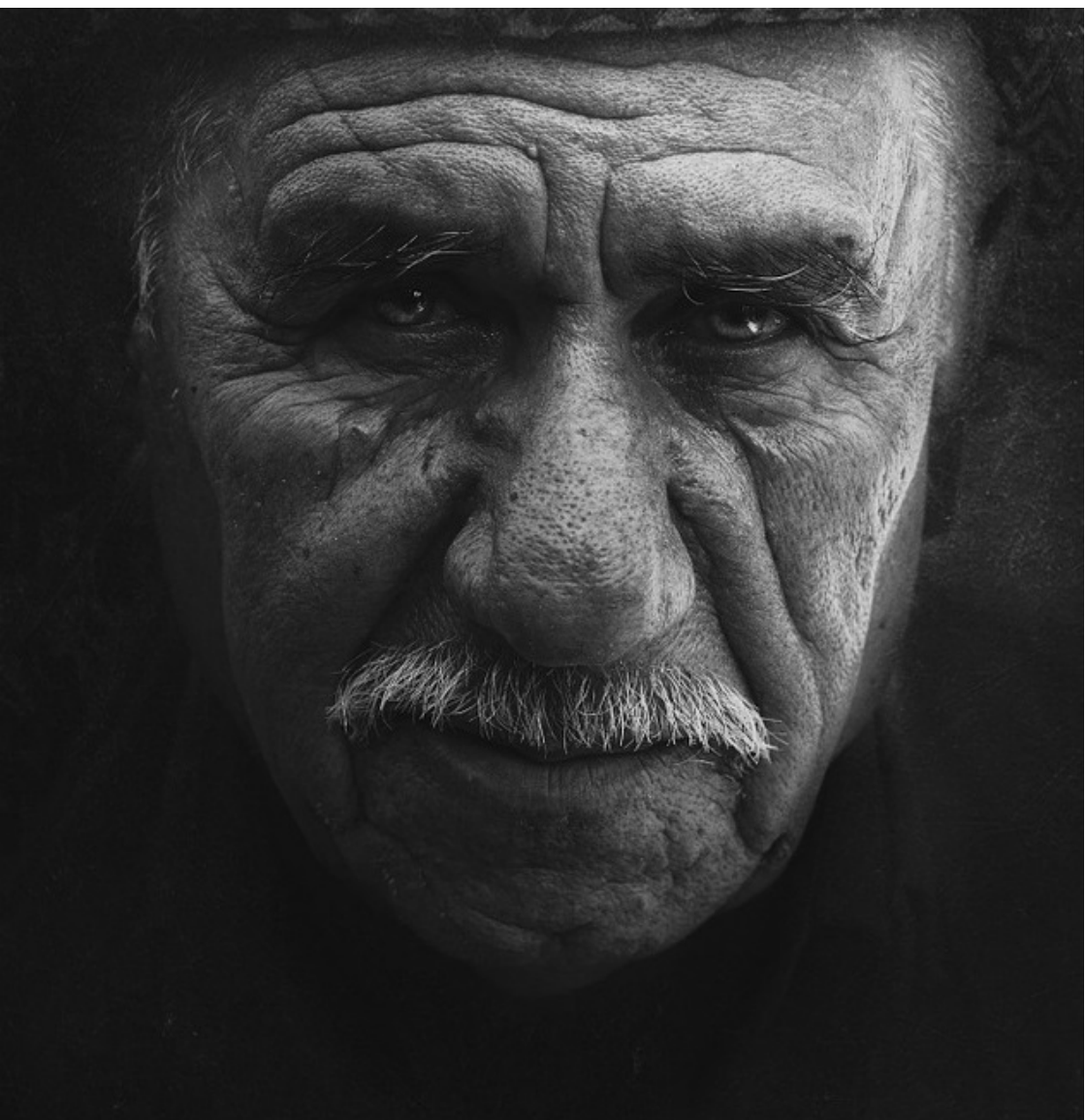
***Tant que le rêve bouffe mes nuits,
Tant que le cauchemar s'enlise,
Tant que ton nom encore luit,
Tant que le vouloir s'enivre,
Je vis encore.***

***Tant que le miroir reflète
Le visage buriné qui se fripe,
Tant que la mémoire ne répète
Des maux qui s'étripent,
Je vis encore.***

***Tant que pointe à l'horizon
Un semblant de lumière,
Tant que je vois tous ces cons
À jouer à je suis fier,
J'existe encore.***

*Tant que le matin fuit la nuit,
Tant que la nuit fut de noir,
Tant que je souffre banni,
Tant que je fais mine d'y croire,
Je vis encore.*

*Si je vis encore,
C'est que je ne suis pas tout à fait mort.
Si je suis encore vivant,
C'est que je vais mordre au sang.*



Le trou :

***Regarde ! Regarde de plus près,
Ne t'approche trop pour voir,
Tu pourrais dedans t'écrouler,
Regarde ! Vois dans ce trou noir.***

***On dirait toi au milieu de ce trou,
Un gouffre sans fond pour autant,
Mais tu ne tombes même pas,
Tu restes immobile, bizarre non !***

***Vois, si nous retournons le trou,
Tu restes encore debout.
Même à l'horizontal court, va,
Sur le côté, tu restes toujours là !***

***Que se passe-t-il encore ?
Tu restes au milieu de rien.
Mais, réfléchis ce que tu vois
Ce que tu vois, n'est qu'une image.***

***Regarde ! Regarde, tu n'es plus rien,
Tu n'es plus qu'une image, triste
Immobile dans un trou vide
Triste réalité d'humain.***

C'est toi le trou...



Le bord féminin de l'homme :

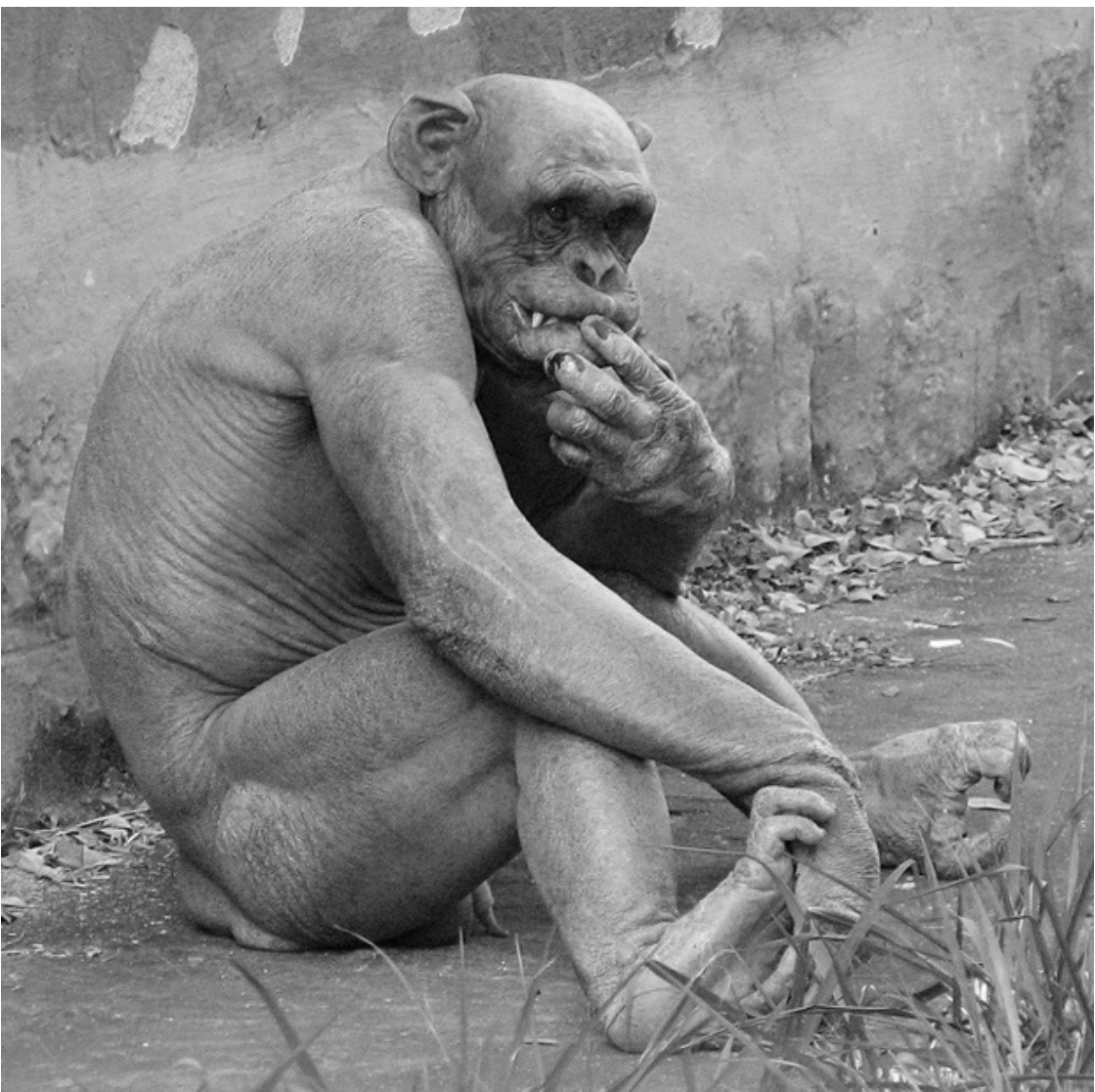
***Oh ! Dames qui rêvaient d'un homme peu poilu,
N'auriez-vous pas l'esprit un petit peu tordu
Pour vouloir des hommes presque encore plus nu ?***

***Ne recherchiez-vous une douceur sucrée
De la peau d'un bambin pas né pour refuser
Le flétrissement de la vôtre, assuré ?***

***Ou recherchiez-vous peut-être encore plus
Le côté féminin chez l'homme trop velu ?
Une façon invertie de fuir l'inconnu.***

***Il est entendu que ce n'est pas trop normal,
De chasser de l'être son côté hormonal,
De faire de l'homme une chose moins mâle.***

***Mesdames, réveillez vos sens spontanés !
Votre esprit maternel ne pas le refoulez
Sur vos compagnons qui deviendraient asexués.***



Mère accidentelle :

Comment pourras-tu plus tard lui expliquer ?

Que ce soir-là tu t'amusais, un peu cramée.

Que de ce soir-là, tu ne te souviens pas de grand-chose.

Que ce soir-là tu étais presque en overdose

De musique et d'alcool et peut-être autre chose.

Que ce soir-là, plus tard, bien plus tard... la vie en rose,

Tu es rentrée avec un...quelqu'un, tu ne sais même plus...

Ce devait être un beau mec quand même, un inconnu.

Comment pourras-tu plus tard lui expliquer ?

Lui n'y est pour rien, puisqu'il fut conçu ce soir d'été

Conçu est un grand mot, une grande erreur assurément.

Comment pourras-tu lui expliquer qu'il est d'un temps,

Où tu te shootais la tête, pour des plaisirs anecdotiques ?

Qu'il fut le fruit d'une coïncidence avec un monsieur X,

Oubliant aux enfers toutes les précautions d'usage.

Comment pourras-tu lui expliquer que tu ne fus sage

***Et bien plus...et qu'il a la chance de ne pas avoir le Sida,
Quand il demandera le soir: « Maman, il est où Papa ? »***



L'amitié:

Cette émotion n'a pas la vigueur des passions qui attirent le contact corporel pour ne faire peut-être plus qu'un et pourtant, elle chamboule presque tout autant. Ce doit bien être de l'amour.

Celle de deux personnes complémentaires qui s'entremêlent physiquement, serait plutôt une fusion, un mélange de deux êtres qui n'en forment plus qu'un, une essence invisible au regard de tout autre.

Ces rapports d'amitié, dont on ne peut se passer, ont des forces différentes, on y puise le réconfort et un certain orgueil à exister. Et quand il est blessé, on ne peut empêcher les paupières d'essuyer et d'évacuer des ondes lacrymales qui mouillent les joues avant de s'évaporer sur un revers de manche ou dans un vieux mouchoir usé... même de papier.

C'est ainsi l'amitié comme une faim due à l'absence momentanée d'un être qui vous manque. Une faim qui vous noue les tripes jusqu'à ne plus penser qu'à cela, une douleur lancinante qui ne se calme pas.

*L'amitié, c'est un amour qui ne partira pas...si
on le respecte, l'amitié, c'est la force de soi qui fait
que l'on flamboie.*



La page de fin.

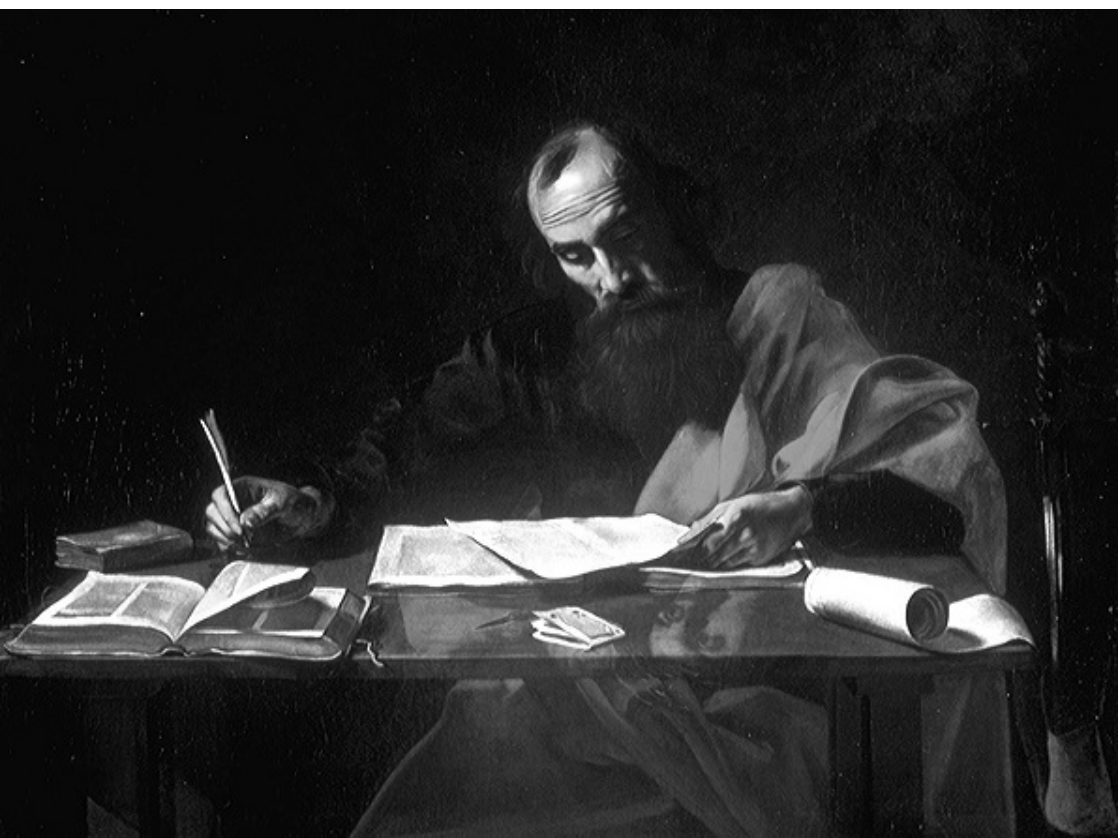
***Un jour survient que le livre trouve sa fin,
Il faut écrire la dernière page enfin
Avec du sang sur du vieux papier Vélin
Il n'y a vraiment pas de quoi être serein.***

***Qu'est-ce que j'aurais laissé à tous ces gamins ?
Un avenir certain sans même un seul demain.
Je voulais crier, mais je n'avais pas assez faim,
Je n'ai pas réussi à colorer leur destin.***

***Une dernière fois, à vous, je vais écrire,
Désolé il ne reste que cela à dire
Tous mes textes écrits n'ont rien du tout changé
Les autres criants sont muets, ils n'ont pas bougé.***

***Vos demains ternes seront pire qu'un triste hier,
Il n'y a vraiment pas de quoi faire le fier.
Le votant a réussi à doré son destin
Egoïste mortel qui ne pense qu'à sa fin.***

***Quand les malentendants refusent d'écouter,
Quand les aveugles refusent de regarder,
J'irai suicider mon âme, sans avenir,
Avant de sentir mon corps mutilé faillir.***



Conclusion :

Ces textes n'ont que la simple ambition de montrer comme nous sommes, des êtres se pensant intelligents parce que nous pouvons réfléchir.

Ils montrent surtout comme l'humain ne l'est plus, comme l'humain détruit, pour soit disant mieux être, les demains des siens et plus encore celui des autres qui n'ont rien demander que le respect d'exister.

Comment l'humain peut-il se respecter encore quand il ne respecte pas ceux qui n'ont pas de mot pour se faire entendre !

Source des illustrations :

Où pars-tu ?

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/1/10/Sad_Little_Girl.jpg/362px-Sad_Little_Girl.jpg

Tu me fais tourner la tête :

<https://www.youtube.com/watch?v=YTdCx6-6TJ8>

Amélie Lebeau :

<https://destinationsante.com/wp-content/themes/dsante/inc/scripts/timthumb.php?src=https://destinationsante.com/wp-content/uploads/2013/02/OST-Vieille-femme-5-JPD.jpg&w=284&h=0&zc=1>

Ballade d'un trou de mémoire :

https://c2.staticflickr.com/2/1476/24345651193_46646ebf3a_b.jpg

Déclin :

<https://static.pexels.com/photos/48566/pexels-photo-48566-large.jpeg>

Dis maman pourquoi :

<https://i.ytimg.com/vi/9JctR2PaGNE/maxresdefault.jpg>

Il pleut sur ma mémoire :

https://pixabay.com/static/uploads/photo/2015/04/24/09/21/drop-737491_960_720.png

Le jardin d'émilie :

https://pixabay.com/static/uploads/photo/2015/10/23/22/32/boy-1003828_960_720.jpg

Le jardin secret d'Emilie :

respect :

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/b/be/Champ_de_bataille_de_Spion-Kopje.jpg

Une autre naissance :

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/f/fo/Bench_on_the_Beach_-_Toronto_2010.jpg/800px-Bench_on_the_Beach_-_Toronto_2010.jpg

C'est le pire voyage :

https://pixabay.com/static/uploads/photo/2015/11/23/12/16/sad-1058245_960_720.jpg

Amandine le bal des faux culs:

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/b/ba/Voorde_Bal_Masque.jpg

The wall of screen :

<https://i.ytimg.com/vi/ibqitj7IaT4/maxresdefault.jpg>

Automutilation :

<https://static.pexels.com/photos/54377/pexels-photo-54377.jpeg>

La dernière minute :

https://pixabay.com/static/uploads/photo/2016/03/26/14/42/ghost-1280683_960_720.jpg

Étranger :

https://pixabay.com/static/uploads/photo/2013/02/21/10/52/paranormal-84193_960_720.jpg

Il ne faut pas croire :

<http://www.menscosmo.com/wp-content/uploads/2011/08/Senile-Dementia-signs.jpg>

Isabelle le Royet :

<https://static01.nyt.com/images/2006/09/25/science/hys.190.2.2.2.jpg>

La fin:

https://c2.staticflickr.com/4/3437/3368019674_9bab3a9783_z.jpg?zz=1

Le chien malade:

https://pixabay.com/static/uploads/photo/2016/01/13/00/36/boxer-dog-1136957_960_720.jpg

Le feu et l'eau:

http://yann-travel.hostimage.fr/wp-content/uploads/2015/07/120823_3goix_feu_ottawa_sn635.jpg

Le miroir a deux faces:

<https://forfreepsychology.files.wordpress.com/2013/07/behind-the-mirror.jpg>

Le monde des fous:

https://www.opensocietyfoundations.org/sites/default/files/styles/mw_collection_910/public/photos/20050316-richards-mw10-002-910.jpg?itok=V548g3c8

Tant que:

https://pixabay.com/static/uploads/photo/2015/06/06/00/47/man-798984_960_720.jpg

Le bord féminin d el'homme:

https://c2.staticflickr.com/4/3416/3196188065_3025768ab9_b.jpg

Amitié :

https://c1.staticflickr.com/1/161/372959953_49fa0b1b67_b.jpg

La page de fin :

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/e/ec/File%22-Saint_Paul_Writing_His_Epistles%22_by_Valentin_de_Boulogne.jpg



Flagrance, c'est ce qui est visible, réel, incontestable.

Les textes de ce recueil racontent des petites histoires s'appuyant sur des vérités, que l'on fuit souvent.

Parce que la vérité, n'est pas toujours bonne à dire, mais surtout pas bonne à regarder, elle fait mal, elle fait souffrir, mais elle grandit l'humain si il a le courage de regarder, d'entendre les souffrances des autres humains.

ISBN 978-1-326-79438-5



9 781326 794385

90000

